

LE COSTUME

Débat dirigé par Madame Odile Blanc (Musée des Tissus de Lyon)

O. Blanc. Ce qui m'a frappée, c'est cette omniprésence du textile allant, chez les ducs Sforza, des vêtements jusqu'à leur utilisation chez les animaux.

Il est rare de voir comment le vêtement est support d'une véritable politique ménagère.

Par contre, ce n'est pas toujours facile de faire dialoguer textes et images soit qu'il n'y ait pas d'images, comme l'a souligné Madame Marin, soit que le vêtement dans l'image obéit à une logique propre. Je pense là à ce que vous avez dit, Madame Léonelli, à propos de ces coiffures féminines inhabituelles dans le cycle de la chapelle Saint Martial où l'indice vestimentaire est un signe de localisation du récit. De même, d'autres coiffures que vous avez citées et cette robe rouge des enfants, est-ce que cela a une valeur prophylactique ? Peut-être D. Alexandre-Bidon peut-elle répondre ?

Enfin, comment mesurer certains archaïsmes dans la représentation quand on n'a pas de documentation écrite à mettre directement en parallèle. Est-ce qu'il y a parfois contradiction ou du moins distorsion entre des notations confiées aux peintres et la représentation qui en résulte ?

D. Alexandre Bidon. De temps en temps, on demande trop aux images. J'ai été frappée par le peu de cas de vêtements rayés que vous avez présentés, peut-être y en aurait-il plus au nord de la Loire.

On en trouve dans les milieux princiers. Je pense qu'il ne faut pas demander aux images qui montrent des vêtements rayés de prouver leur caractère d'évaluer. Il faudrait combiner plusieurs autres critères comme, par exemple, le sens de la rayure.

La rayure longitudinale, verticale, n'est pas dépréciative. On la trouve dans le vêtement noble.

La rayure de biais est nettement plus dépréciative, c'est déjà presque la barre de batardise du blasonnement. La rayure en chevron accompagne souvent le costume professionnel des danseurs à la turc, par exemple, ou des fols, tardivement dans les années 1480.

Et surtout l'association du type de rayure et des gammes de couleurs est essentielle. Il y a des rayures convenables et des rayures qui ne le sont pas. Sur le vitrail des drapiers à Chartres le drapier principal a des vêtements rayés mais rayés de bonnes couleurs.

Il faut donc être prudent par rapport à l'image et combiner de multiples critères pour juger si un costume est dépréciatif ou pas.

Sur le costume à carreaux l'association avec le mercenaire est très intéressante. On trouve dans l'enluminure italienne beaucoup de costumes à carreaux dans les périodes qui correspondent à vos fresques et effectivement on les voit en milieu populaire, mais pas forcément dévalués, mais plus populaire que les costumes de soie façonnée que l'on peut voir à la cour papale. Il y a une grande ressemblance entre ces motifs à carreaux quasiment des tartans écossais, et le textile d'ameublement visible à la même période dans beaucoup de couches sociales. On trouve des dessus de lits à carreaux et pas seulement dans les catégories populaires c'est donc un costume un peu déprécié dans le sens où il est plus proche du tissu d'ameublement que du vêtement riche. En fait, ce sont des indices très importants qu'il faut toujours combiner avec d'autres types d'indices.

Je me demande parfois si l'on ne retailait pas des vêtements dans le textile d'ameublement.

M.C. Léonelli. Dans les deux types de cycles, chapelle Saint Martial, chapelle Saint Jean, on a pas mal de tissus d'ameublement et ils ne sont jamais rayés.

O. Blanc. Il n'y a pas vraiment de distinction entre tissu vestimentaire et tissu d'ameublement avant le XVIIIe siècle je crois.

D'après la communication de Madame Fischer, on a bien vu que les tissus qui servent pour les vêtements, les colliers des chiens, et les étoffes qui servent par exemple aux draps de cercueils sont les mêmes en fait.

D. Alexandre-Bidon. C'est la volonté ducale qui se manifeste là : il va peindre son château avec certains motifs et certaines couleurs, il porte les mêmes sur sa robe, les tentures, les livrées de ses serviteurs sont les mêmes et les carreaux du sol de son château aussi. Ça ne veut pas dire qu'il met tout sur le même plan mais qu'il veut faire un ensemble pour montrer son pouvoir qui est affiché par la couleur, le motif, l'emblème répété sur l'ensemble de tout ce qu'il dirige que ce soit des biens matériels ou des biens en hommes.

E. Fischer. Je crois justement qu'il faut faire très attention au contexte et que dans certains cas il n'y a pas de distinction dans le tissu utilisé pour l'ameublement ou le vêtement.

Dans le cas de Galeazzo Sforza, il a commandé des fresques, il voulait une chambre peinte en bleu avec des lys dorés comme le tissu qu'il s'était fait faire pour aller à Florence. Il faut faire très attention au contexte où se situe l'utilisation et la commande.

O. Blanc. Avez-vous eu dans une documentation écrite tellement précise, des détails quant aux tissus, où on les faisait tisser par exemple ?

E. Fischer. Non pas du tout. Je n'ai malheureusement pas pu consulter un texte sur les activités de l'intendant dans lequel peut-être j'aurais pu trouver des détails mais il reste encore des documents inexploités.

On a rarement la description des motifs sauf dans deux cas où il demande à un brodeur de faire quelque chose fait en or pour le refaire en argent et là il dit que c'était *la journée avec le motif des chevaux*.

On déduit donc les motifs d'après la peinture, la peinture qui a une valeur d'éternisation, où on montrera certaines choses qui ne correspondent pas à la réalité. Par exemple, dans celle qui a été commandée par Laurent de Médicis où il porte plutôt un *pourpoint* ou peut être un *jaque* alors que dans le document des brodeurs, il est mentionné une *tourque*. Peut-on donc bien mettre en lien ce document écrit et cette peinture ? Beaucoup d'historiens le font mais avec la forme du vêtement, la question reste ouverte.

Y. Grava. Vous avez terminé votre communication en émettant un doute sévère sur la relique de Charles de Blois. Précisément ce pourpoint est une relique identifiée par un cartel. Pensez-vous que dans la mesure où Charles de Blois est un personnage canonisé avec une relique on peut falsifier une telle tradition ?

O. Blanc. Ce qui me gêne un peu dans cette pièce particulière c'est de ne pas trouver au couvent des Carmes dont elle provient de documentation qui concerne cette relique alors qu'il y en a beaucoup d'autres qui sont notées. Alors, pourquoi pas celle-ci, alors qu'il y a un culte autour des portraits, de peintures, d'un silice dont il était question dans le plus ancien parchemin.

Je trouve qu'en dépit de cet écrit, il est un peu difficile de se prononcer sur l'appartenance de cette pièce à Charles-de-Blois puisqu'on ne suit la trace de ce culte là qu'à partir de la fin du XVIIe siècle.

Je ne peux donc me prononcer sur l'appartenance de ce vêtement au duc de Bretagne, qui a été béatifié mais pas canonisé.

Y. Grava. Vous avez vous-même noté l'échange entre le costume militaire et le costume civil. Est-ce que l'on peut faire un rapprochement entre le pourpoint que vous avez présenté et l'armure de plaques qui apparaît aussi à cette époque et qui est très ajustée elle aussi, très articulée sur le corps. Y-a-t-il des techniques de fabrication communes aux costumes militaires et aux costumes civils ?

O. Blanc. Sur le type de procédé de fabrication de vêtement je n'ai pas d'autres données que celles que l'on peut obtenir en observant les vêtements eux-mêmes. Quant aux armures, il faudrait demander à un spécialiste.

Je pense que la distinction entre les vêtements est plutôt quelque chose de militaire. Un vêtement renforcé par des plaques de métal (*brigandines*) est autre chose que l'armure de plaques et est également autre chose que le *jaque* qui est plutôt un vêtement civil. *Ganbeson* est un terme plus ancien.

Les auteurs les différencient eux mêmes par des types de rembourrage et par un usage aussi très différents. Le *pourpoint* est quelque chose qui se porte dessous. C'est vrai que le terme est passé à la postérité. Des termes comme *jaque* ou *jipon* qui figuraient des configurations vestimentaires proches n'ont pas été retenus.

Dans les inventaires on trouve des pourpoints avec des manches non pas réalisées en toile mais dans des soieries. Donc on suppose qu'ils étaient visibles au moins au niveau des bras.

La terminologie reste un peu imprécise. On a beaucoup de mal à donner une image pour les termes que l'on rencontre dans les textes.

Il faut trouver des détails techniques. Les *jaquettes* ne sont pas rembourrées, les *jaques* le sont dans les inventaires du début du XVe siècle.

D. Alexandre-Bidon. Au tournoi, à la guerre, on peut reconnaître l'appartenance à un parti par une pièce textile qui est portée au dessus de la cuirasse et qui n'est pas du tout défensive. Ce n'est pas forcément un *jaque*, qui peut être un vêtement très long comme par exemple dans les tournois tels ceux de l'armorial de la Toison d'or.

A propos de ce pourpoint, ou plutôt de ce *jaque* très intéressant je voudrais ajouter que c'est son caractère véritablement crucial qui est très intéressant. Je trouve qu'il renvoie non seulement peut-être à une influence militaire mais il montre comment se tiennent réellement, corporellement, les courtisans dans une cour. Ce *jaque* impose au corps une gestuelle, notamment celle des bras, qu'il est impossible de tendre totalement avec les formes angulaires des manches qui imposent des gestes que l'on a vu d'ailleurs dans les enluminures.

Il y a des gestes qui sont des gestes de contenance du corps dont il existe de nombreux manuels depuis le XIIIe siècle et dont le vêtement rend aussi compte.

O. Blanc. Cette remarque est très intéressante et c'est peut-être ce type de considération qui fait que l'on peut davantage s'avancer sur la distinction entre un vêtement d'un usage proprement curial ou plus proprement militaire.

Je suis persuadée que pour cette pièce particulière on est certainement dans le cas d'un vêtement curial et non pas d'un vêtement militaire ce qui n'exclue pas qu'il y ait un vêtement, pourpoint militaire ou non, qui soit porté en dessous.

A propos de la terminologie des tissus j'ai un doute. On a entendu parler à plusieurs reprises de damas, brocart etc... et je me demandais si dans les textes italiens que vous citez il n'y a pas une confusion entre brocart et broché.

E. Fischer. J'ai moi même trouvé qu'il y avait une imprécision justement. Dans deux lettres successives, on parlait une fois de *damasquino brocato* et pour le même vêtement il est juste dit brocato d'argento dit *brocato d'argento cresmesquini* donc je ne sais pas vraiment s'il y a une confusion comme nous en avons aujourd'hui avec le terme satin. Les gens croient qu'il s'agit d'une qualité de fil alors qu'il s'agit d'un type de tissage.

Ce n'est que le tisseur qui sait vraiment la différence et peut-être l'intendant mais il sait à quoi se réfère le duc lorsqu'il donne tel ou tel terme. On trouve les deux termes. Quelques fois, on demande du *brocato* mais d'autres fois c'est *damasco brocato d'argento*. Je l'ai interprété comme broché d'argent mais sans savoir la distinction vraiment faite techniquement.

M.C. Léonelli. A ce propos, je voudrais ajouter une petite précision que j'ai omise tout à l'heure. Je voudrais ne pas être trop affirmative moi même quand j'ai opposé *brocart* à *damas* j'ai remarqué que le terme change entre les documents dans les années 30-50 et à la fin du siècle. Mais à chaque fois il ne s'agit que de trois documents donc je suis tout à fait consciente que l'échantillon est très petit et qu'on ne peut guère tirer de conclusion. Mais quand même je voudrais préciser que l'un des documents, de 1483, est un contrat de commande qui emploie

deux termes, le mot brocart étant réservé aux vêtements et le mot damas étant employé pour les tentures des fonds derrière les personnages.

Y. Grava. J'ai été très intéressé par le deuil, la cérémonie que préside Bonne de Savoie qui est par son costume assimilée à la défunte, la défunte elle-même étant assimilée par son costume lors des funérailles de la mère à la mère qui préside cette génération.

Est-ce qu'il y a conscience de captation de lignée car vous avez dit *transmission de la lignée* mais est-ce que ça ne va pas plus loin. Est-ce qu'il n'y a pas volonté de capter la lignée, de refaire la personne par le costume.

Comme on le voit très bien à Florence au XVe siècle à la mort d'un enfant, l'enfant qui va naître après refait l'enfant défunt et on lui donne en général le même prénom. Est-ce que le costume ne joue pas ce rôle symbolique de refaire l'ancêtre ce qui permet aussi de capter la lignée.

E. Fischer. Il me semble en effet que c'est toute la problématique que met en œuvre Galeazzo puisque il l'a aussi fait par d'autres moyens en donnant le nom de l'arrière grand-père qui était le duc le plus important à son premier né et je pense qu'en cherchant à assimiler aussi étroitement sa femme et sa mère c'est en effet partiellement l'histoire de la transmission de pouvoir mais la négation de l'individualité au profit de la fonction, de la lignée puisqu'il cherche par cela à faire référence aux Visconti qui ont été légitimés en effaçant la composante Sforza. En tout cas c'est comme ça que j'ai lu ce fait vestimentaire.

Y. Grava. Si on suit cette logique là le costume a un pouvoir symbolique très fort et extraordinaire. Peut-on le vérifier ailleurs ?

E. Fischer. Je suis certaine qu'il y a d'autres exemples. Dans mon travail universitaire j'avais montré que dans les fresques du milieu du siècle on voit énormément de houppelandes ou de vêtements avec les manches constituées de longs bouts de tissus qui pendent à l'arrière ; la manche n'est pas enfilée et que dans les documents écrits ce vêtement se rencontre très rarement dans les trousseaux de gens de la noblesse mais on le voit dans les trousseaux des princesses lors de leur mariage et donc j'y avais lié une connotation symbolique très forte tant du point de vue politique, économique que social pour montrer quelque chose de très bien.

Il y avait des considérations de lignage puisque c'était de nouveau pour des princesses Sforza qui allaient épouser des empereurs ou des gens qui étaient d'un rang plus noble mais comme on a pu le voir dans les fresques de Ghirlandaio par exemple : cette fille de riches marchands florentins qui font partie de l'oligarchie régnante porte un tissu qui est associé dans l'esprit des gens avec la royauté, c'est aussi celui que porte le doge donc de nouveau il y a là une portée symbolique très forte et on sait que ce tissu a été fait exprès et y sont entremêlés l'emblème de la famille, l'aigle et l'emblème des dominicains, un soleil irradié, confrérie à qui appartenait l'église de Santa Maria Novella et c'était les confesseurs et les éducateurs des enfants de l'oligarchie marchande florentine. Là je pense que cette robe a une portée symbolique très forte.

D. Alexandre Bidon. Je voudrais poser une question à Madame Marin. Est-ce qu'il n'existe pas des sources archéologiques par exemple pour les accessoires métalliques du costume qui pourraient permettre d'avoir des renseignements supplémentaires.

M. Marin. Il y a des tissus qui sont conservés dans les églises de la partie chrétienne de la péninsule. Dans les enterrements des rois par exemple car les tissus arabes étaient tellement supérieurs aux tissus dans les royaumes chrétiens qu'on les choisissait pour les enterrements des rois. D'ailleurs au musée de Lyon il y a de très belles pièces qu'on dit d'origine arabo-péninsulaire. Il y a des éléments mais c'est difficile de dire si c'était pour les hommes ou pour les femmes. Il n'y a pas beaucoup de bijoux.

Il y a aussi des représentations iconographiques mais c'est vraiment très exceptionnel. Il y a par exemple à l'Alambra de Grenade dans une petite chambre que l'on ne montre pas au public, des représentations de femmes en train de jouer de la musique. Mais c'est tellement

éparpillé dans les siècles de l'histoire d'al Andalus que c'est très difficile d'en tirer des conclusions.

D. Alexandre Bidon. Est-ce qu'il y a des représentations de femmes sur des carreaux de céramique ou de vases ?

M. Marin. Il y a une chose intéressante, ce sont les représentations faites dans les toitures des églises chrétiennes où parfois il y a des représentations de femmes ou hommes musulmans qui habitaient dans des régions placées sous le pouvoir des chrétiens.

Il y a quelques représentations mais je n'ai pas voulu tirer de conclusions d'une iconographie tellement parcellaire et divisée par les territoires alors que les sources écrites nous donnent une image beaucoup plus large. On manque de détails mais on voit très bien le rôle social joué par le vêtement.

D. Alexandre Bidon. Y-a-t-il autant de renseignements sur l'apparence de corps de la femme que sur celle de son corps vêtu. Vous avez fait allusion à une jambe lisse qui évoque toutes les techniques d'épilation et le polissage de la peau.

M. Marin. Les informations sur le corps de la femme ne se trouvent pas dans les sources littéraires mais surtout dans les sources médicales.

LES MATIERES PREMIERES

Débat dirigé par Madame Marie-Christine Grasse (Conservateur des Musées de la Ville de Grasse)

E. Fischer. Je n'ai pas une question précise, mais plutôt une réflexion d'ordre général. Je trouve que c'est le mérite de cette table ronde d'avoir invité à la fois des historiens du costume et des historiens qui travaillent sur les herbes de beauté et de santé car, évidemment, il y a des recettes pour avoir une belle peau, noircir les cheveux... qui conditionnent l'apparence et c'est, en fait, le lien entre l'histoire de la santé et l'histoire du costume et de l'apparence. C'est trop rare qu'il y ait ce genre de rencontre pluridisciplinaire. Il est bien apparu ce matin que le vêtement conditionnait la gestuelle et Madame Marin indiquait que l'on ne pouvait dissocier le corps et l'apparence. Ce serait intéressant de voir également par rapport à un idéal prôné dans les textes littéraires poétiques ou autres quels sont les baumes et les onguents qu'on propose au même moment comme on fait aujourd'hui dans les magazines de mode, par exemple. Je voulais juste souligner le mérite que vous avez eu de réunir ces deux thèmes.

M.C. Léonelli. Je voudrais demander une précision à Madame Grossel : vous avez cité en passant le « mal de Saint-Christophe », pouvez-vous préciser de quoi il s'agit ?

G. Grossel. C'est un problème de peau, un abcès. Par contre, pourquoi *Saint Christophe*, le problème reste posé. Peut-être à cause de son apparence, parce qu'il était souvent assimilé à un cinocéphale rappelant le masque de la lèpre.

S. Kovalevsky (Chargée de mission). Je voulais juste compléter l'intervention de Marie-Christine Grasse par rapport à l'inventaire d'Ermantaire Tossanti car c'est un texte qui est très riche d'enseignements.

Ce qui m'a passionnée, en tant qu'historienne de l'art, c'est que l'on trouve dans ce texte des produits qui peuvent être employés par les peintres et dont je voulais très rapidement vous en donner la liste :

le selestinius - couleur jacinthe

le vermillon

l'indigo

le sang de dragon

le minium

l'oxyde de plomb
la litharge
l'ocre
le bois d'Arménie
le vert de gris
la gomme adragant
le pourpre

E. Garcia Sanchez. Vous avez signalé que l'alimentation végétale n'est pas très variée au Moyen Age en Provence. Egalement, en parlant avec des historiens espagnols, surtout catalans, il semble que la différence de l'alimentation en territoire chrétien et en territoire musulmans, c'est entre autre le fait que les musulmans consommaient beaucoup plus de végétaux tout au moins d'après les livres de cuisine. Pouvez-vous donner quelques informations supplémentaires à ce sujet. L'alimentation végétale était-elle peu poussée ou peu variée d'après ce que vous avez étudié en Provence ?

M.C. Grasse. D'après les inventaires des archives départementales des Alpes-Maritimes, il est bien évident que l'on passait devant le notaire lors d'un événement important (mariage-décès) et encore n'était-ce qu'une petite partie de la population. Selon la saison dans laquelle se situe événement tel ou tel type de végétaux ou de viande salée peuvent se trouver mentionnés dans un coffre par exemple. C'est donc très parcellaire comme renseignements... Les textes étudiés mentionnent peu de variété dans l'alimentation. Mis à part ce que je vous ai cité, je n'ai rien trouvé d'autre.

Un auditeur. Tout au long de ces 20 folios avez-vous trouvé des renseignements sur la conservation ou la transformation des matières premières ?

M.C. Grasse. Oui, on trouve des mortiers, des râpes, des tables à porter le pain - ce qui indique que la farine était faite à domicile et que l'on allait chez le boulanger - également des coffres à saler la viande...

Chez Ermantaire je n'ai pris en compte que l'apothicairerie. Mais l'inventaire de son domicile est très riche également, on y trouve des céramiques avec leur origine géographique, il n'y a pas d'alambic mais j'ai trouvé d'autres inventaires où sont mentionnés des alambics en plomb ou en verre, ce qui est assez fréquent à la fin du Moyen Age.

D. Alexandre-Bidon. Est-ce qu'il avait des manuscrits, des livres de simples ?

M.C. Grasse. Non, il a des actes familiaux, des ouvrages mais pas de livres de simples et je n'en ai pas trouvé dans les textes. Il faut souligner que les textes provençaux sont généralement moins riches en détails que les textes du Nord.

M. Marin. Avez-vous eu des problèmes pour faire une identification correcte de toutes ces plantes ? Je pense aux manuscrits arabes dans lesquels nous avons beaucoup de mal pour arriver à identifier les plantes.

M.C. Grasse. Ce texte a demandé la collaboration de plusieurs personnes, en particulier d'Elisabeth Sauze à l'Inventaire. J'avais fait une première identification, largement annotée et corrigée par E. Sauze, et une fois que nous avons été certaines des termes il a fallu trouver l'équivalent. Certaines plantes ne sont plus utilisées de nos jours, d'autres le sont encore. Il reste 15 % de plantes dont on est sûre de la lecture du nom et qui demeurent non identifiées. Peut-être la publication suscitera-t-elle des remarques constructives qui permettront de compléter le tableau ?

Y. Grava (Université d'Avignon et des Pays du Vaucluse). Une question d'ordre général : Est-ce que ces herbiers qui concernent la médecine populaire ont eu des échos dans la médecine savante ? C'est l'école de Salernes qui est à l'origine du renouveau des études médicales en occident. Est-ce que ces herbiers ont eu une sorte de reconnaissance dans la médecine universitaire et savante du Moyen Age ?

M.C. Grasse. Oui, c'est la base de la médecine populaire et pseudo-savante - je dis pseudo car le terme médecin au Moyen Age n'est pas explicite - la base de toutes les recherches.

Le registre des simples, qui préconisait l'utilisation de toutes ces plantes, était bien suivi puisque les gens vendaient les produits et, en ce qui concerne ce marchand grassois, les monnaies trouvées dans sa boutique et l'origine géographique des produits prouvent qu'il a un rayonnement international.

D. Alexandre-Bidon. La médecine populaire s'adresse aussi à la plus haute aristocratie puisque des exemplaires du livre des simples sont possédés par Charles d'Angoulême dans les années 1470-1480.

Y. Grava. Ce qui est intéressant, c'est la contamination de la médecine savante, Madame Grossel a parlé de la théorie des quatre humeurs, donc ça relève quand même d'une tradition très savante avec une réinterprétation dans le registre le plus humble des herbiers.

M.C. Grasse. C'est vrai que c'est un texte qui concerne un Grassois mais pas n'importe qui. Sur 1000 inventaires répertoriés, c'est le seul aussi détaillé ce qui laisse supposer une certaine importance du personnage. Il avait aussi une grande fortune, il a une maison avec 12 ou 15 pièces, ce qui est énorme pour l'époque, le Grassois moyen de la fin du Moyen Age habite une maison de 3 ou 4 pièces et encore, il n'en est souvent que locataire et à la même époque on marie une fille avec 20-25 florins où dans la cassette d'Ermantaire, il y a plus de 700 florins sans compter les marchandises, le mobilier, l'immobilier.

D. Alexandre-Bidon. Connaît-on l'origine des plantes ? son réseau de fournisseurs ?

M.C. Grasse. Non, il s'agit d'un acte notarié qui décrit ce qu'il y a dans une boutique. Cela ne va pas plus loin. C'est un constat des produits qui ont une certaine valeur.

S. Kovalevsky. Il y a des monnaies d'horizons très variés et je suis certaine qu'en se penchant plus précisément sur ces monnaies, on pourrait peut-être arriver à approfondir un peu les contacts qu'il avait.

M.C. Grasse. On y trouve des monnaies de Gênes, Florence, espagnoles, des Aragon, des monnaies du nouveau Pape, de l'ancien Pape, de Mantoue, ce qui veut dire qu'il importait ces matières premières mais que des gens venaient aussi de ces régions pour acheter chez lui vraisemblablement ?

M.C. Léonelli. Il y a toujours dans une même ville plusieurs monnaies qui ont cours, les commerçants acceptent d'être payés en monnaies étrangères. On le voit très bien à Avignon mais probablement aussi dans d'autres villes.

HYGIENE ET PARFUM

Débat dirigé par Madame Danièle Alexandre-Bidon (Université Lyon II Lumière)

D. Alexandre-Bidon. Je regrette que l'on n'ait pas eu d'émanations moléculaires pour accompagner votre texte. Donc on est passé ce matin de la santé à la beauté, puisque finalement le parfum contribue à la beauté et qu'il a beau être volatile il donne corps aux fantômes masculins notamment.

Avez-vous des questions à poser ? J'ai moi-même été frappée par le fait que vous ayez dit que toutes les classes de la société se parfumaient. Il me semble évident que ce n'était pas du tout le cas en milieu chrétien.

Non seulement le parfum peut renvoyer à des connotations morales tout à fait négatives, certains parfums peuvent renvoyer à l'odeur de cadavres, une femme coquette qui se parfumerait trop, c'est également l'odeur de décomposition du cadavre qui est sous-jacente. Donc le parfum n'est pas recommandé et c'est quelque chose qui a dû sans doute frapper l'imagination des chrétiens. Est-ce qu'il existe, donc, des textes de chrétiens qui ont été sensibles à l'odeur de femmes arabes ?

E. Garcia Sanchez. Le parfum avait une importance vitale dans la société musulmane et surtout dans la société andalouse comme je viens de le dire, mais je ne sais pas s'il y a des textes chrétiens où on fait allusion à cet emploi des parfums pour les femmes.

M. Marin. Je ne connais pas moi non plus de texte à ce propos, mais je voudrais souligner que c'est vrai, il y a cette différence culturelle. En pays d'Islam le parfum a même une importance religieuse puisque le Prophète l'aimait beaucoup et comme il est le modèle sur lequel le musulman doit calquer toutes ses actions, il y a cet élément religieux qui est très important. Mais il faudrait aussi demander aux experts en littérature chrétienne.

D. Alexandre-Bidon. Les défunts aussi ont droit au parfum, en tout cas après leur mort, puisque c'est *l'odeur de sainteté* chère à la théologie chrétienne, mais ce n'est pas de leur vivant, ils ne servent pas de ce sens-là de modèles.

G. Grossel. Il y a quelque chose qui me pose un problème. Quand les croisés arrivent à la cour de Constantinople lors de la première croisade l'une des grosses injures qu'ils réservent aux grecs c'est précisément qu'ils sont parfumés : *cœurs de lièvres parfumés*, d'après la chronique. Est-ce que c'est aussi une influence musulmane ? Peut-être, par l'Orient, parce que effectivement cela leur paraît parfaitement aberrant des hommes soient parfumés.

J. Desse. [Directeur de recherches au C.N.R.S.] Pour le grand public le monde musulman apparaît comme unitaire. Pour mon travail, moi qui travaille sur le monde animal, je sais qu'il n'en est rien, ne serait-ce que pour des contraintes géographiques ou biologiques et l'expansion de l'Islam s'est accompagnée du développement de certaines espèces, mais pas d'autres, pour des raisons pratiques.

Alors est-ce que par hasard le monde du parfum et de l'arôme serait, lui, unitaire ?

En termes clairs, est-ce que l'Andalousie applique des recettes qui sont connues déjà dans les Khalifats de Bagdad et de Damas ou est-ce qu'il y a une originalité de certaines zones géographiques dans le domaine de l'expression parfumée ?

D'autre part, avez-vous rencontré au cours de vos travaux l'utilisation de produits d'origine animale particulière ? Je travaille moi-même au Belouchistan pakistanais et j'ai pu voir l'utilisation de certaines matières animales à la frontière du thérapeutique et du parfum qui sont assez étonnantes, comme l'utilisation de restes de hyènes par exemple.

E. Garcia Sanchez. Les matières principalement utilisées pour l'élaboration des parfums étaient d'origine végétale et on employait en al Andalus des variétés de rosiers locales, mais dans le domaine animal la matière qui était employée pour l'élaboration des parfums était surtout d'origine extérieure. Par exemple, l'ambre, le musc -et il y avait une variété végétale, il y avait une plante qui s'appelait musc mais le musc animal, la civette étaient d'origine extérieure à al Andalus. Par contre, les matières végétales étaient généralement d'origine andalouse.

Un auditeur. Avez-vous des précisions sur les variétés de roses utilisées en Espagne musulmane ?

E. Garcia Sanchez. Près de Cordoue, il y a une petite montagne qui s'appelait en arabe *montagne des roses*, car il y avait des conditions climatiques très spéciales et poussait là un rosier spécifique de ce lieu. Il y avait d'autres variétés de rosier spécifiques en al Andalus.

J. Desse. Si je peux me permettre d'apporter un témoignage sur la question précédente, nous avons un voyageur chrétien qui s'est promené dans toutes les terres d'Islam au bon moment, c'est Marco Polo, et il s'extasia sans arrêt sur le bon parfum des dames entre Bactriane et Seldjuc. Elles sentaient manifestement très bon, en tous cas à son odorat.

D. Alexandre-Bidon. Que dire des herbes du Tacuinum ? Que dit par exemple la notice rose ? Parce que la rose et quand même un point de jonction entre les chrétiens et les arabes en tout cas pour ce qui me semble être des inventaires d'apothicaires et pour ce qui est des inventaires personnels mobiliers, c'est-à-dire chez les individus qu'ils soient apothicaires ou qu'ils soient professions libérales ou autres, on trouve, rarement, mais on trouve des

fourneaux à distiller l'eau de rose, c'est précisé, et uniquement l'eau de rose, il n'y a pas d'eau de santal, camphre etc...

F. Moly-Mariotti. Je vais vous lire le texte exact. Ce que je peux vous dire au niveau de l'iconographie, c'est que la rose est représentée (...) par des seigneurs dans un champ, dans un milieu externe, en train de sentir des roses.

D. Alexandre-Bidon. Donc l'iconographie se réfère aussi à des milieux seigneuriaux, des milieux aristocratiques, des milieux élevés.

F. Moly-Mariotti. Oui, on voit également il y a des couronnes de roses qu'ils se mettent autour du cou etc...

D. Alexandre-Bidon. Et peut-être, sans passer par le parfum, peut-on passer par la fleur elle-même. Porter des fleurs, avoir des sachets pleins de pétales, porter des couronnes de fleurs contribue au parfum émanant de la personne.

F. Moly-Mariotti. Je vais vous lire donc la rubrique rose du *Tacuinum*. (Je cite ici l'exemplaire de Liège).

« Rose : nature froide au premier degré, sèche au troisième, les meilleures les plus odoriférantes et fraîches ; utilité : au cerveau chaud nocivité produit : la céphalé chez certains, retrait de la nocivité avec du camphre. »

M.C. Grasse. Vous avez parlé d'une rose blanche, sentant un peu le camphre, identifiée comme la *centifolia*. Ai-je mal compris ?

E. Garcia Sanchez. *Rosa moscata* c'est son nom latin, mais c'est très difficile d'établir une équivalence précise entre les noms arabes des plantes et non seulement des roses, et les noms latins binaires actuels.

M.C. Grasse. Ma réticence vient du fait que la *centifolia* est une fleur rose pâle.

E. Garcia Sanchez. *Rosa moscata* a une couleur rose. Il y a une variété blanche avec des fleurs doubles.

D. Alexandre-Bidon. Vous parlez de roses de couleur pâle. Jaunes, blanches ? que peut-on entendre par là ?

E. Garcia Sanchez. Dans les traités agricoles, il y a des formules pour obtenir des rosiers aux coloris extraordinaires avec des pétales bicolores. Il y a de nombreuses formules pour obtenir une grande variété de rosiers.

L. Peyron. [parfumeur]. Il ne semble pas qu'en parfumerie on ait utilisé autre chose que des roses colorées avec un colorant à base rouge ou similaire. Je ne pense pas qu'on ait utilisé au La rose jaune n'était pas utilisée pour l'extraction d'eau, elle était purement ornementale.

D. Alexandre-Bidon. La rose cramoisie a l'air d'être privilégiée, on retrouve un peu le même goût pour cette couleur cramoisie dans le vêtement, c'est une couleur valorisante. Est-ce que la couleur de la rose contribue à cette valeur ? Même en pharmacopée ?

E. Garcia Sanchez. La couleur cramoisie a une grande importance dans la pharmacologie, elle a une influence dans tous les procédés thérapeutiques et je pense que c'est la raison.

D. Alexandre-Bidon. Il faut se replacer sur le plan du symbolique qui fait que l'on peut soigner quelqu'un en l'enveloppant d'un tissu de couleur rouge, qui n'a aucune réalité médicalement mais qui soigne symboliquement.

E. Fischer. Vous avez parlé de certaines différences sexuées au niveau du soin pour un enfant mâle ou une petite fille. Est-ce-qu'il y a dans les textes ou l'iconographie une différenciation dans les vêtements ou les couleurs et à quel âge est-ce-que ça apparaîtrait ?

D. Alexandre-Bidon. Jusqu'à 2-3 ans il n'y a pas de différenciation. Ce sont les mêmes berceaux, les mêmes vêtements, les mêmes types d'emballotement. Les soins, la technique du corps peut changer mais ce qui est extérieur est totalement unisexe.

M.C. Grasse. Il semblerait cependant que l'enfant petit soit habillé des mêmes couleurs que sa mère, à la fin du Moyen Age, en Provence.

D. Alexandre-Bidon. Je pense que dans une très large part, le vêtement d'enfant est un vêtement de récupération car le textile coûte très cher. Par conséquent, il y a toute chance que l'on ait récupéré non seulement des vêtements de la mère mais aussi des tissus d'ameublement usagés. Ce que l'on voit dans les images c'est le cas idéal. L'image idéalise, l'image aristocratise, on voit essentiellement les milieux nobles les plus élevés.

Dans les milieux les plus élevés, dans les comptes princiers, on a des listes précises de vêtements d'enfants : le rouge apparaît fortement. Sur le plan symbolique on peut voir des enfants habillés de vert, car le vert est la couleur de la jeunesse, c'est le Mai, c'est la couleur de l'enfant qui verdit, qui est en train de s'épanouir. Dans la réalité les cas sont beaucoup plus variés mais pour des raisons économiques. Certains types de textiles sont liés à la valeur prophylactique et symbolique de la couleur. Le rouge est particulièrement gratifiant parce qu'il protège ; les lettrés, les médecins le disent. Réamolule le catalan, au XIII^e siècle, dit que le rouge *renforce le pouvoir d'homme* dans la *Doctrina d'Enfant*, donc dans un livre de puériculture et d'éducation à la fois intellectuelle et catéchistique. Certains bijoux rouges sont portés par les enfants pour les protéger contre les saignements de nez, les hémorragies, la peste... Il y a souvent une connotation rouge qui se voit même religieusement. Un des textes les plus anciens des antécédents des contes de fées, le Petit Chaperon rouge, est un texte médiéval du XI^e siècle que l'on retrouve dans une version extrêmement primaire dans un livre de grammaire, étudié d'ailleurs pour Jacques Berlioz, qui est la *Fecunda Rati* d'Egbert de Liège qui est un livre pour l'instruction des enfants et le texte précise que la petite fille est sauvée par sa robe rouge de baptême. Donc là aussi il peut y avoir don d'une robe rouge qui est vraiment relié à un rite et qui est protecteur à tous les sens du mot puisqu'il va la sauver de la mort, en l'occurrence, et l'auteur le précise.